

Dictionnaire
des mouvements
sociaux

sous la direction de

Olivier Fillieule

Lilian Mathieu

Cécile Péchu

TRAUGOTT (Mark) (dir.), *Repertoires and Cycles of Collective Action*, Durham (N. C.), Duke University Press, 1995.

ZOLBERG (Aristide), « Moments of Madness », *Politics and Society*, 2, 1972, p. 183-207.

➤ DÉSENGAGEMENT

L'un des traits permanents des organisations politiques, qu'elles soient partisans, syndicales ou associatives, est le *turn over* et par conséquent la défection. Pourtant, la littérature sur le militantisme politique s'est essentiellement intéressée au recrutement et demeure peu proluxe sur le maintien des engagements et, partant, la défection (Fillieule, 2005). À cela, quatre raisons au moins. *Primo*, le militantisme a été moins étudié pour lui-même qu'à travers l'analyse des organisations qui l'encadrent, ce qui conduit naturellement à des raisonnements en termes de stock plutôt qu'en termes de flux. *Secundo*, les approches microsociologiques du comportement, hormis dans leur version économiciste de la *rational choice theory*, ont longtemps été écartées au nom de la lutte contre le paradigme du comportement collectif. *Tertio*, la rareté des sources utiles à l'analyse des flux militants. Par définition, les « ex » ne sont plus là au moment de l'enquête et bien souvent, les organisations ne conservent pas ou ne mettent pas facilement à disposition des fichiers d'adhérents qui permettraient de retrouver les désengagés. *Quarto*, la difficulté à passer d'approches photographiques à une perspective processuelle, laquelle, dans le cas d'espèce, s'appuie sur la mise en œuvre d'enquêtes

longitudinales qu'elles soient prospectives ou rétrospectives (Fillieule, 2001).

UN PROCESSUS COMPLEXE PEU ÉTUDIÉ

Il reste que, pour qui élargit son champ de lecture à des questions connexes, le spectre des travaux mobilisables n'apparaît pas si réduit. Si l'on excepte les récits autobiographiques d'« ex » (prêtres, terroristes, militants communistes), les recherches utiles viennent de la sociologie des âges de la vie et des effets sociaux du vieillissement ; de la psychologie sociale avec une focalisation particulière sur la psychologie des petits groupes et l'analyse de réseau ; de la sociologie des rôles, dans la tradition mertonienne ou interactionniste, avec des travaux portant sur les Églises et les sectes, mais aussi le divorce et les professions (Fuchs-Ebaugh, 1988). En sociologie des mouvements sociaux, trois grandes directions surtout ont été explorées. Le devenir, d'abord, des activistes américains des années 1960. Que sont devenus les étudiants contestataires une fois entrés dans l'âge adulte et la vie active ? Au même moment, en Europe, la littérature tourne principalement autour du désengagement communiste. Enfin, à partir des années 1980, le désengagement est plutôt envisagé à travers la question d'une hypothétique « crise de la participation politique », que ce soit au moyen d'approches macrosociales visant à inscrire la défection individuelle dans des cycles sociaux (Hirschman, 1983) ou sur la base d'enquêtes par questionnaires, notamment à propos de la désyndicalisation (Klandermans, 1997 ; Labbé et Croisat, 1992). Parallèlement se sont développées des recherches sur la succession et la coexistence de « générations militantes » (Taylor, 2005 ; Whittier, 1995, 1997 ; Fillieule et Broqua, 2000, 2005 ; Péchu, 2001). Il n'est pas anodin que la plupart des travaux sur le désengagement

portent soit sur des institutions totales soit sur un militantisme à haut risque, ce qui suggère que l'on s'arrête un instant à la diversité des phénomènes auxquels ce terme renvoie. En effet, le processus du désengagement a toutes les chances de changer de nature selon qui le provoque, le coût de la défection, la manière dont il se déroule et donc ce que deviennent ceux qui sortent. La défection n'est pas toujours volontaire. Elle peut aussi bien résulter de l'autodissolution d'un collectif (Gottraux, 2002), du déclin d'un mouvement, comme l'illustre Verta Taylor (2005) à propos du féminisme américain d'après guerre, d'une exclusion, d'une déprogrammation, soit encore d'une mise hors jeu par l'exil forcé, une peine de prison. Le coût de la sortie renvoie d'abord à la manière dont les organisations encadrent la défection par diverses contraintes : « le coût psychique ou matériel de la défection, et donc sa probabilité, [est] redevable de plusieurs facteurs parmi lesquels on mentionnera l'étendue des sacrifices consentis pour entrer dans le groupe (rites d'initiation, mises à l'épreuve, hiérarchisation et cloisonnement des collectifs), la socialisation plus ou moins forte au sein du groupe, qui se traduit notamment par le renforcement de l'attachement émotionnel, lequel varie en fonction du degré de renonciation aux relations sociales extérieures au groupe (réseaux familiaux et amicaux), les règles enfin qui président à la défection, quelquefois rendue impossible par la dépendance matérielle ou la menace d'être pourchassé comme traître » (Fillieule et Bennani-Chraïbi, 2003, p. 123). À ces barrières, il faut encore ajouter l'existence d'opportunités de reconversion des ressources acquises, la possibilité de renouer avec des réseaux de sociabilité alternatifs et enfin le degré de légitimité sociale de la défection. Ce point renvoie d'une part à l'acceptation sociale de la sortie et d'autre part au degré auquel la société est prête à reconnaître aux sortants une identité sociale alternative. Les modalités de la défection, aussi bien, sont variables.

Celle-ci peut être isolée ou collective, à l'occasion par exemple d'une scission, ou lorsque les départs se font dans une logique de groupes affinitaires. Introvigne distingue les *defectors*, qui partent de manière négociée, les *apostats*, qui deviennent des ennemis professionnels de leur organisation, les *partants ordinaires*, enfin, qui disparaissent sans qu'apparemment leur désengagement ne représente un coût sensible, pour eux ou pour l'organisation (1999). Typologie qu'il faut compléter par toutes les formes de défection passive, autrement dit la mise en retrait, mais aussi par tous les cas dans lesquels le désengagement est suivi, et quelquefois provoqué, par l'entrée dans une autre organisation. Dans tous les cas cependant, les partants ordinaires, de loin les plus nombreux, demeurent invisibles. Le renouveau de la sociologie du militantisme par les analyses de carrière a conduit à focaliser l'attention sur les processus conduisant au désengagement plutôt que sur ses déterminants ou le devenir des ex (Fillieule, 2005). Dans cette perspective, le désengagement est appréhendé à partir d'une réflexion sur les trois niveaux interdépendants de *l'épuisement des rétributions* de l'engagement, de *la perte de sens* idéologique et de *la transformation des relations de sociabilité*.

ÉPUISEMENT DES RÉTRIBUTIONS

L'attention à la variabilité des rétributions (Gaxie, 1977, 2005) implique que l'on s'interroge sur les raisons pour lesquelles, à telle ou telle étape de la trajectoire, l'engagement dans une activité militante devient problématique ; que l'on se demande à quelles conditions les bénéfices retirés d'un engagement se maintiennent ou s'épuisent. Ce qui suggère que l'on identifie, dans les différentes sphères de vie, des « successions de phases, de changements de comportements et de perspectives de l'individu » (Becker, 1985, p. 45-46). Ces moments

critiques se traduisent par une nouvelle cotation des rétributions, sachant que la valeur de celles-ci dans une sphère co-varie avec la valeur qu'on leur prête dans toutes les autres sphères. Les exemples ne manquent pas de ces moments où l'engagement pour une cause, ou son retrait, correspondent presque exactement avec l'effondrement ou l'envolée des perspectives dans la sphère professionnelle ou affective. Ce qui amène les individus à réévaluer les rétributions doit également être interrogé. Aux raisons immédiatement saisissables, comme la perte d'un emploi ou la fin d'une relation, l'entrée dans la vie active ou la mise en couple, il faut ajouter tout un ensemble de facteurs qui ne renvoient pas directement à l'individu. En effet, le prix accordé aux rétributions dans tel ou tel univers est indexé sur la valeur que lui prêtent les autres bénéficiaires et la société tout entière. Dans un contexte d'effervescence politique, par exemple les années 1960, les bénéfices de l'engagement ont toutes les chances d'être supérieurs à ceux offerts dans un moment de « crise du politique ». Il faut enfin s'attacher à comprendre comment les individus négocient l'épuisement ressenti des rétributions, par le refoulement, la distance au rôle, les tentatives de transformation du rôle ou la défection. C'est à ce point que la force de la dépendance au rôle et l'existence de possibles latéraux, déterminée notamment par le degré d'autonomie des sphères de vie, dessinent un univers de contraintes facilitant plus ou moins la défection. Et c'est autant la force socialisatrice du rôle que l'on quitte que la manière dont on le quitte qui rendent le mieux compte, une fois la sortie accomplie, et quelquefois bien plus tard, de l'inflexion des trajectoires.

DISPARITION DES IDÉAUX

Le désengagement peut également s'observer dans l'effritement des croyances acquises au sein des groupements, lequel peut

conduire à une réévaluation à la baisse des sacrifices que l'on est prêt à faire pour la cause. L'on peut ici distinguer deux niveaux de détermination possibles. D'une part, la force des croyances peut varier en raison d'un changement de climat politique, que celui-ci s'inscrive dans une théorie des cycles sociaux (Hirschman, 1983, 1995), dans l'épuisement historique d'un modèle d'engagement (notamment Fuchs-Ebaugh, 1988, sur la crise des vocations religieuses ou Leclercq, 2005, sur la militance communiste), soit encore dans un moment de retour de bâton et de retour à l'ordre. C'est ce que montrent notamment John Whalen et Richard Flacks (1989) dans leurs travaux sur le devenir des étudiants opposés à la guerre du Vietnam aux États-Unis. Selon eux, la première cause du reflux des années 1960 tient à un changement de contexte politique. La guerre du Vietnam s'achève alors que la répression des mouvements gauchistes, elle, s'intensifie. Un tel contexte pousse à une réappréciation des chances de succès du projet révolutionnaire aussi bien que du coût de l'engagement. Plus précisément, il devient de plus en plus difficile pour les jeunes activistes de sacrifier leur avenir professionnel au projet de réforme de la société qui n'apparaît plus atteignable. La question du « *personal versus the political* » l'emporte. De la même manière, la réussite plutôt que le déclin d'un mouvement peut produire une dissolution des convictions. En effet, la satisfaction des revendications, l'institutionnalisation éventuelle des mouvements par leur intégration au cœur des circuits de décision de l'État, peuvent conduire à une révision des priorités et à une démobilisation. Que l'on songe par exemple à la démobilisation des mouvements homosexuels à la fin des années 1970 (Fillieule et Duyvendak, 1999) ou encore à l'émergence du féminisme d'État (Katzenstein, 1998 ; Bereni, 2006). D'autre part, la perte de conviction idéologique peut encore venir d'une *rupture du consensus* au sein d'un mouvement, l'apparition

de factions ou de scissions. La psychologie sociale, notamment à partir de l'étude de petits groupes, montre à quelles conditions la fidélité au groupe peut se maintenir. Rosabeth Kanter (1972) propose par exemple une typologie des éléments propres à susciter l'attachement construite autour des deux mécanismes du *sacrifice* et de l'*investissement* : plus il a fallu faire de sacrifices pour entrer dans un groupe et s'y maintenir, plus le coût de la défection est élevé. Kanter s'inspire ici du concept de dissonance cognitive pour souligner la dimension psychique du coût : plus les efforts ont été intenses, plus il est difficile de reconnaître la futilité de ces efforts. La notion d'investissement, quant à elle, renvoie à l'existence d'alternatives. Plus les individus sont pris dans un système qui est le seul à distribuer les récompenses et les coûts, plus ils restent engagés. On trouve par ailleurs une illustration frappante de la dépendance à l'organisation dans les travaux de Bernard Pudal qui montre bien comment ceux qui doivent tout au parti communiste, cadres autodidactes et intellectuels d'organisation, sont pris dans une dépendance à la fois d'ordre psychologique (le sentiment de tout devoir à l'organisation) et matérielle (les ressources accumulées ne sont pas forcément convertibles ailleurs) (Pudal, 1989).

TRANSFORMATION DES RELATIONS DE SOCIABILITÉ

Le désengagement peut enfin se lire par la transformation des relations de sociabilité au sein des groupements. En effet, la manière dont les groupes encadrent ces relations en leur sein et à l'extérieur pointent un ensemble de facteurs importants des logiques du désengagement. J. Miller McPherson et son équipe ont produit des résultats intéressants sur les réseaux de sociabilité, sur leur rôle dans le maintien des engagements, et sur le poids des relations à l'intérieur du groupe dans la défection (McPherson, 1981,

1983 ; McPherson *et al.*, 1992 ; Cress *et al.*, 1997). Ils montrent notamment que lorsque les individus sont pris dans de multiples réseaux, ils sont plus susceptibles de quitter les organisations (*niche overlap hypothesis*). Ils suggèrent également que les associations volontaires perdent plus vite les membres dont le profil est atypique par rapport au profil type des volontaires (*niche edge hypothesis*). Constat qui rejoint les remarques de Kanter pour qui, lorsque des groupes sont sous-représentés dans une organisation, ils subissent des tensions et sont généralement exclus des réseaux amicaux informels créés dans l'action. Par conséquent, le désengagement individuel n'est bien souvent pas séparable des tensions observables entre générations de militants.

Olivier FILLIEULE

Renvois :

Abeyance structure, Effets de génération, Carrière militante, Conséquences biographiques de l'engagement, Identité collective, Sociabilité(s).

Bibliographie :

FILLIEULE (Olivier) (dir), *Le Désengagement militant*, Paris, Belin, 2005.

FUCHS-EBAUGH (Helen R.), *Becoming an Ex. The Process of Role Exit*, Chicago (Ill.), The University of Chicago Press, 1988.

GAXIE (Daniel), « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Revue suisse de science politique*, 11, issue 1, 2005, p. 157-188.

GOTTRAUX (Philippe), « *Socialisme ou Barbarie* ». *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 2002 [2^e éd.].

HIRSCHMAN (Albert O.), *Bonheur privé, Action publique*, Paris, Fayard, 1983.

KANTER (Rosabeth M.), *Commitment and Community. Communes and Utopias in Sociological Perspective*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1972.

LECLERCQ (Catherine), *Histoires d'« ex ». Une approche socio-biographique du désengagement des militants du Parti communiste français*, thèse de science politique, Sciences Po, 2008.

WHALEN (John) et FLACKS (Richard), *Beyond the Barricades. The Sixties Generation Grows Up*, Philadelphie (Pa.), Temple University Press, 1989.

WHITTIER (Nancy), *Feminist Generations. The Persistence of the Radical Women's Movement*, Philadelphie (Pa.), Temple, 1995.

WHITTIER (Nancy), « Political Generations, Micro Cohorts and the Transformation of Social Movements », *American Sociological Review*, 62 (5), octobre 1997, p. 760-778.